Depuis sa création en 1926, la maison Fragonard a associé son nom à celui d'un grand peintre, né à Grasse en 1742, fils d'un gantierparfumeur. Le parfum et l'art sont restés intimement liés.

Chaque année, l'entreprise familiale poursuit activement sa politique culturelle par l'organisation d'expositions temporaires dans ses musées de Grasse et en enrichissant ses collections de nouvelles acquisitions. Admirez sans modération notre nouvelle programmation culturelle 2023.

### M JE DÉCLARE Exposition du 10 juin au 8 octobre 2023 au musée Jean-Honoré Fragonard VIVRE DE MON ART », 1789

# DANS L'ATELIER DES SŒURS LEMOINE &

TEXTE CAROLE BLUMENFELD



Marie-Victoire Lemoine, Portrait d'Henri Gabiou, collection particulière

Énigmatiques, aussi brillantes que secrètes, les sœurs Lemoine et leur cousine, Jeanne Élisabeth Gabiou, marquèrent de leur empreinte l'histoire du portrait français au tournant des xviiie et xixe siècles. Le musée Jean-Honoré Fragonard, qui abrite la plus grande collection de tableaux d'une femme artiste du xvIII<sup>e</sup> siècle, leur contemporaine Marguerite Gérard, invitera l'été prochain le public à découvrir une fratrie hors du commun dont le parcours est aussi riche que leurs créations. Faisant fi des conventions. elles formèrent un panel d'exception dont les réussites artistiques rejaillirent sur le reste de la famille. bien décidée à gravir les échelons sociaux. Si leur trajectoire quelque peu romanesque offre un éclairage original sur leur époque, l'étude de leurs carrières fait aussi voler en éclats nombre de préjugés sur les femmes artistes de la période révolutionnaire.

Le parcours personnel de ces filles de maîtres perruquiers parisiens est en effet digne d'un conte de leur amie Félicité de Genlis. Alors que leurs propres parents, venus de la campagne, s'étaient fait une place dans la bourgeoisie commerçante parisienne, les quatre sœurs Lemoine, Marie-Victoire, Marie-Élisabeth, Marie-Geneviève et Marie-Denise, grandirent au cœur du quartier du Palais-Royal, rue Traversière, actuelle rue Molière. Elles furent vite rejointes par leurs cousins orphelins Jean-Frédéric, Louis Joseph et Jeanne Élisabeth Gabiou qui avaient vécu jusqu'alors rive gauche, rue du Bac.

L'aînée Marie-Victoire Lemoine montra des dispositions pour la peinture et eut au moins deux professeurs célèbres: le peintre d'histoire François Guillaume Ménageot, qui sera un ami pour la vie, et Élisabeth Vigée-Le Brun, avec laquelle les siens eurent des liens au moins jusqu'à la fin des années 1800. Il est extrêmement tentant d'identifier Marie-Victoire parmi les élèves de l'école que Mme Le Brun dirigea peu après son mariage en 1776. L'anecdote est trop savoureuse pour ne pas être rapportée: «Mes élèves [étaient] pour la plupart plus âgées que moi, ce qui nuisait prodigieusement au respect que doit imprimer un chef d'école. J'avais établi l'atelier de ces demoiselles dans un ancien grenier à fourrage, dont le plafond laissait à découvert de fort grosses poutres. Un matin, je monte et je trouve mes élèves, qui venaient d'attacher une corde à l'une de ces poutres, et qui se balançaient à qui mieux

mieux. Je prends mon air sérieux, je gronde, je fais un discours superbe sur la perte du temps; puis voilà que ie veux essaver la balancoire, et que je m'en amuse plus que toutes les autres. Vous jugez qu'avec de pareilles manières il m'était difficile de leur imposer beaucoup, et cet inconvénient, joint à l'ennui de revenir à l'A B C de mon art en corrigeant des études, me fit renoncer bien vite à tenir cette école.» Qu'elles aient joué ou non à la balançoire toutes les deux, Marie-Victoire Lemoine et Élisabeth Vigée-Le Brun, nées à quelques mois d'écart dans le même quartier du Palais-Royal, avaient non seulement des amitiés communes mais elles furent l'une et l'autre soutenues par des femmes puissantes. En 1779, Marie-Victoire, âgée de 25 ans, s'imposa sur la scène artistique parisienne en exposant au Salon de la correspondance le Portrait de la princesse de Lamballe (Paris, Banque de France), une des intimes de la reine dont Élisabeth Vigée-Le Brun était devenue un an plus tôt le peintre officiel. Si l'une fit carrière à Versailles puis à l'Académie, Marie-Victoire Lemoine profita de l'engouement de la cour des Orléans qui dépensait sans compter pour soutenir de jeunes artistes prometteurs. Marie-Victoire peignit d'ailleurs le portrait de l'épouse officielle du duc d'Orléans mais aussi le portrait de sa maîtresse officielle, la femme de lettres Félicité de Genlis.

Très vite, sur ce terreau fertile préparé par Marie-Victoire, et sous les encouragements de celle-ci, Marie-Élisabeth, Jeanne Élisabeth, Marie-Geneviève et Marie-Denise se mettent à suivre sa voie. Tout en les aiguillant avec brio, Marie-Victoire se nourrit en retour de leurs expériences et de leurs recherches. En faisant choix d'exposer les portraits tantôt de l'une, tantôt de l'autre, et en multipliant les autoportraits, Marie-Victoire, Marie-Élisabeth, Marie-Denise exprimaient d'une part leur fierté mutuelle, de l'autre le plaisir de former un groupe bien identifiable.

Peu préoccupés du qu'en-dira-t-on, Marie-Élisabeth et son cousin Jean-Frédéric donnèrent naissance à un premier enfant que, sous des noms d'emprunt, ils firent baptiser. À la veille de la Révolution, soutenus par une coterie d'amis aussi talentueux qu'ambitieux, tel le sculpteur Antoine Denis Chaudet qui ne tarda pas à épouser Jeanne Élisabeth, ils se pourvurent en cour de Rome afin d'obtenir, par une dispense de consanguinité, la reconnaissance légale de leur fils. Au même moment, le juriste à la bibliothèque bien fournie, Jean-Frédéric, qui était encore mineur – la majorité était fixée à 25 ans – achetait une

charge de notaire. Dès lors, les cousins embrassèrent les soubresauts de la période révolutionnaire comme autant d'occasions de se réinventer. Tandis que Jean-Frédéric encourageait ses cousines et sa sœur à investir le produit de leurs travaux artistiques dans des terres labourables, il fonda lui-même des entreprises financières et patrimoniales novatrices. Ce touche-à-tout, extrêmement curieux, devenu l'habile conseiller des modèles et des amis peintres de ses parentes, trouva bientôt un véritable alter ego en l'époux de Marie-Geneviève. Jamais, au grand jamais, les cousins n'envisagèrent de vivre autrement qu'ensemble. Les jours de grande fortune ou les lendemains difficiles, ils formaient un tout. Ce foisonnement d'expérimentations, cette capacité d'analyser les bouleversements sociaux et culturels et de s'y adapter, voire d'en tirer profit, une disposition formidable pour nouer des relations durables avec des personnalités hautes en couleur se lisent aussi dans les œuvres. À partir du Directoire, les sœurs Lemoine et leur cousine se jouèrent des frontières du portrait et de la scène de genre, pour en faire les discrets supports de messages politiques engagés. Dans un véritable essaim d'œuvres troublantes, elles livrèrent adroitement leurs propres questionnements et leurs positions quant aux grands débats qui agitaient l'époque. Qu'elles s'expriment sur la fragilité de l'enfance, sur les qualités morales et physiques de la femme d'alors ou simplement sur l'actualité politique, les sœurs Lemoine et Jeanne-Élisabeth maniaient un langage subtil destiné à des initiés. Pour déceler la signification de certains de leurs messages, il était nécessaire de tisser des liens entre les compositions de Marie-Denise et de Jeanne-Élisabeth ou de Marie-Victoire et Jeanne-Élisabeth, et pour d'autres, il fallait être féru de littérature et de théâtre contemporains.

Au-delà des sujets, la grande surprise de l'exposition où seront présentées nombre d'œuvres inédites provenant de leurs fonds d'ateliers résidera dans l'enchevêtrement de leurs travaux. La collaboration artistique entre Marguerite Gérard et Jean-Honoré Fragonard, entre Adélaïde Labille-Guiard et François André Vincent ou encore entre Constance Mayer et Pierre-Paul Prud'hon sont des faits établis et connus. Les échanges entre Marie-Victoire Lemoine et ses parentes sont bien plus mystérieux. En multipliant les clins d'œil au faire de l'une ou de l'autre, tant dans le maniement du pinceau que dans la façon de composer, les cinq cousines créèrent une syntonie qui en dit long sur leur désir de s'exprimer à l'unisson.



→ Marie-Victoire Lemoine, Portrait de Mlle de Genlis, collection particulière

EXPOSITION « JE DÉCLARE VIVRE DE MON ART », 1789 DANS L'ATELIER DES SŒURS LEMOINE & CHAUDET Commissaire de l'exposition: Carole Blumenfeld Du 10 juin au 8 octobre 2023 Musée Jean-Honoré Fragonard 14, rue Jean Ossola – 06130 Grasse Entrée libre

### #SIAMOAGATA\*

## LES TÉTINS DE TEXTE CHARLOTTE URBAIN ET ROBERTA CARCHIOLO, HISTORIENNE DE L'ART Exposition du 10 juin au 8 octobre 2023 Musée Jean-Honoré Fragonard

Souvent représentée dans la peinture classique tenant ses deux seins sur un plateau, sainte Agathe, étonnamment peu connue en France, règne en Sicile par sa présence: elle est le symbole de la résistance féminine. Patronne de la ville de Catane, elle fait rempart aux explosions de l'Etna. Son courage et sa force intérieure résonnent dans chaque cœur catanais. Vénérée avec ferveur depuis sa mort en 251 après J.-C., une fête la célèbre chaque année pendant trois jours, du 3 au 5 février. Sa personnalité et sa représentation sociale sont le point de départ de notre exposition de photographies au musée Jean-Honoré Fragonard à Grasse.

### SAINTE AGATHE, UNE FEMME DE COURAGE ET DE RÉSISTANCE

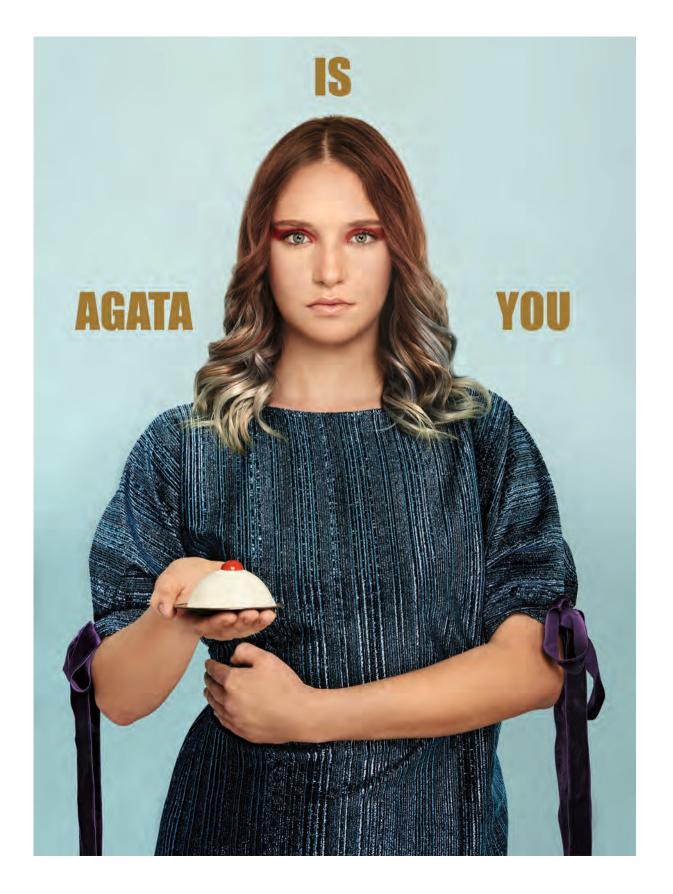
À l'heure du mouvement #metoo, alors que la parole de la femme se libère et ose dire tout haut ce qu'elle tait depuis des siècles, sainte Agathe fait figure de pionnière. Jeune chrétienne de famille noble, elle est remarquée pour sa beauté et sa richesse par Quinziano, le consul de Sicile. Seulement, Agathe n'a aucunement l'intention d'accepter ses avances. Comprenant l'hostilité de la jeune fille, il la confie à la matrone Aphrodisias et à ses neuf filles « très corrompues », pour l'initier à la luxure. Sans succès: Agathe continue de lui résister. Devant son obstination inacceptable et humilié dans son amour-propre, le consul ordonne qu'elle soit torturée jusqu'à l'amputation de ses seins, martyre qu'Agathe supporte avec un courage inébranlable, digne en cela des valeurs viriles qu'on prête au stoïcisme. « Castrée »

de ses attributs féminins, privée à jamais d'une possibilité de maternité, elle est jetée en prison. Pendant la nuit, saint Pierre vient la soigner. Le lendemain, à la vue des blessures cicatrisées, Quinziano ordonne qu'elle soit roulée sur des éclats tranchants et des charbons ardents, et c'est alors, au moment de ce second supplice, que « Catane est secouée par la véhémence d'un tremblement de terre». La population se soulève et Quinziano s'échappe avant de finir noyé dans la rivière Simeto. Au bout de ses forces, Agathe succombe à ses blessures le 5 février 251.

<sup>\* «</sup> Nous sommes Agathe. »

<sup>→</sup> Sant'Agata di Catania, TVBOY





### L'ACCESSION AU SAINT DES SEINS

Son aura populaire et sa déclinaison culinaire (une pâtisserie en forme de sein d'un blanc immaculé, surdosée en sucre et rehaussée d'un téton en fruit confit, qui se déguste dans tous les salons de thé traditionnels) font que la figure d'Agathe est partout présente en Sicile, particulièrement dans la ville de Catane, qu'elle protège des forces telluriques. Contrairement aux autres saintes de la chrétienté, Agathe ne porte pas la parole divine. Sa foi est intérieure et personnelle, elle ne prêche pas mais défend le droit de disposer de son corps comme elle l'entend. Devant l'homme de pouvoir, le représentant de la puissance publique, elle ne cède pas, quitte à tout perdre, jusqu'à la vie. À la barbarie du consul, elle répond par le courage et la fermeté de ses principes. Les représentations picturales de sainte Agathe aux XVIe et XVIIe siècles la mettent souvent en scène avec ses deux tétins sur un plateau, comme une offrande tragique, la preuve irréfutable de la terrible violence faite aux femmes. Féministe? Indépendante? Courageuse? De nos jours encore, sa figure continue d'inspirer les artistes.

Alors que la place de la femme dans la société est questionnée à grands cris de colère, et parfois aussi avec radicalité (c'est en exhibant leurs seins nus que les membres du groupe ukrainien Femen portent leurs revendications), l'exposition #SIAMO AGATA (« nous sommes Agathe » en italien) propose une pluralité d'interprétations et réinterprétations, qui sont autant de sujets de réflexion. En interrogant a novo la figure cultuelle et culturelle de leur sainte, les photographes siciliens insistent sur l'image politique de la résistante au destin singulier. Sur le flanc volcanique de nos sociétés contemporaines, Agata se dresse, majestueuse, dans une éternelle actualité.

EXPOSITION #SIAMOAGATA Commissaire de l'exposition: Charlotte Urbain Du 10 juin au 8 octobre 2023 Musée Jean-Honoré Fragonard 14 rue Jean Ossola – 06130 Grasse Entrée libre

- ← Agata is you, Egidio Liggera
- √ Fertilità, Gaetano Gambino









Au printemps 2023, le Musée provençal du costume et du bijou engage un projet d'exposition célébrant les récoltes, les moissons, la nature et les paysans de la fin du XVIIIe au début du XXe siècle. Baignée d'eau et de soleil, la Provence est une terre fertile où fruits, légumes, céréales et fleurs se cultivent en toute saison. L'existence des paysans - étymologiquement, « les gens du pays » - est rythmée depuis l'Antiquité par les activités agricoles et les soins aux animaux. Au fil des siècles, leur mode de vie ne change guère, mais, au lendemain de la Révolution française, diverses innovations techniques font progresser l'agriculture et transforme profondément l'activité paysanne. Toutefois, la vie campagnarde évolue plus lentement: tandis que la République impose aux paysans de parler français au détriment des dialectes et langues locales, les particularismes régionaux se renforcent. L'habit provençal, avec ses codes et fonctions sociales spécifiques, connaît alors son âge d'or.

Sous l'influence d'Émile Loubon, son instigateur, l'école picturale provençale, aussi appelée « école de Marseille », s'attache à dépeindre cette terre paysanne. Loubon se forme auprès des maîtres de l'école de Barbizon qui marquent profondément sa vision du paysage, caractérisée par l'observation en plein air d'une nature sauvage et vraie. De retour à Marseille, il enseigne ces préceptes à l'école des Beaux-Arts et fonde un salon dont la réputation gagne jusque Paris. À sa suite, Marius Engalière, Vincent Courdouan, Paul Guigou, Pierre Grivolas, Philippe Marbeau, Théodore Jourdan, Théophile Mayan et bien d'autres dessinent et peignent tous les visages de la Provence.

EXPOSITION PAÏSAN.O
Du 8 avril au 8 octobre 2023
Musée provençal du costume et du bijou
2, rue Jean-Ossola – 06130 Grasse
Entrée libre

Parallèlement, le jeune Frédéric Mistral né à Maillane, entre Arles et Avignon, crée un cercle de poètes et écrivains, le Félibrige, qui se pose en héritier des troubadours du Moyen Âge. Cette école littéraire s'emploie à chanter les louanges d'une Provence idéale. Littérature, peinture et politique y œuvrent de concert, les mouvements régionalistes répondant à l'industrialisation du pays qui va de pair avec la diffusion des modes et nouveautés parisiennes. Dans les années 1850 à 1880, le courant réaliste en peinture prend pour sujet la vie rurale; que l'on songe à *L'Angélus* ou aux *Glaneuses* de Millet ou à telle autre scène paysanne de Courbet.

Bergères, paysannes, filles des mas et des bastides en jupes rayées, coiffées de larges chapeaux de feutre noir, deviennent les modèles favoris de l'atelier de Loubon. Parcourant les collines et les chemins de terre à dos d'âne ou de mule, pieds nus ou en sabots, pour rejoindre les villes les plus proches afin d'y vendre leurs récoltes, leurs bêtes ou le fruit de leur travail, elles deviennent aussi héroïnes littéraires, à l'instar de la jeune Mireille.

Malheureusement, rares sont les costumes populaires qui soient parvenus jusqu'aux vitrines des musées. Portés le plus souvent jusqu'à l'usure, remployés, transformés, ils semblent en outre ne pas présenter d'intérêt pour ceux qui en héritent ou les détiennent. Pourtant, même très usagés ou rapiécés, et pour cette raison même, ils sont des éléments de langage extraordinaires, portant les traces du temps passé à travailler, les stigmates d'une vie rythmée par la nature. Les collections des musées Fragonard sont riches de ces costumes populaires venus des quatre coins de la Provence. À travers ces tenues parfois peu communes, hommes et femmes affirmaient leur appartenance à un village, une ville ou une région, un métier ou une religion, selon les codifications sociales en vigueur.



Les matières premières qu'offre la nature sont les plus couramment mises en œuvre dans le vestiaire populaire: toiles de lin, de chanvre, de genêt, de laine assez grossièrement tissées, mais aussi colorants et teintures naturels. Le goût pour les tissus imprimés, dits indiennes, persiste dans la Provence rurale quand la ville se pare de son côté de matières nouvelles. Formes et coupes du vêtement campagnard, tout en reflétant les aspirations d'une jeunesse en quête de vie et de mouvement, s'adaptent aux gestes et aux besoins des travailleurs. On est loin des corsets rigides et des queues-de-pie de la bourgeoisie citadine.

Le Musée provençal du costume et du bijou met en scène ces tenues paysannes en regard d'œuvres de l'école provençale du XIXº siècle et d'un travail photographique in situ de tableaux vivants, composés à partir de costumes populaires provenant de collections privées. Une démarche tout en écho qui fait sens dans une région où le vêtement traditionnel constitue un élément vivant du patrimoine au XXIº siècle.